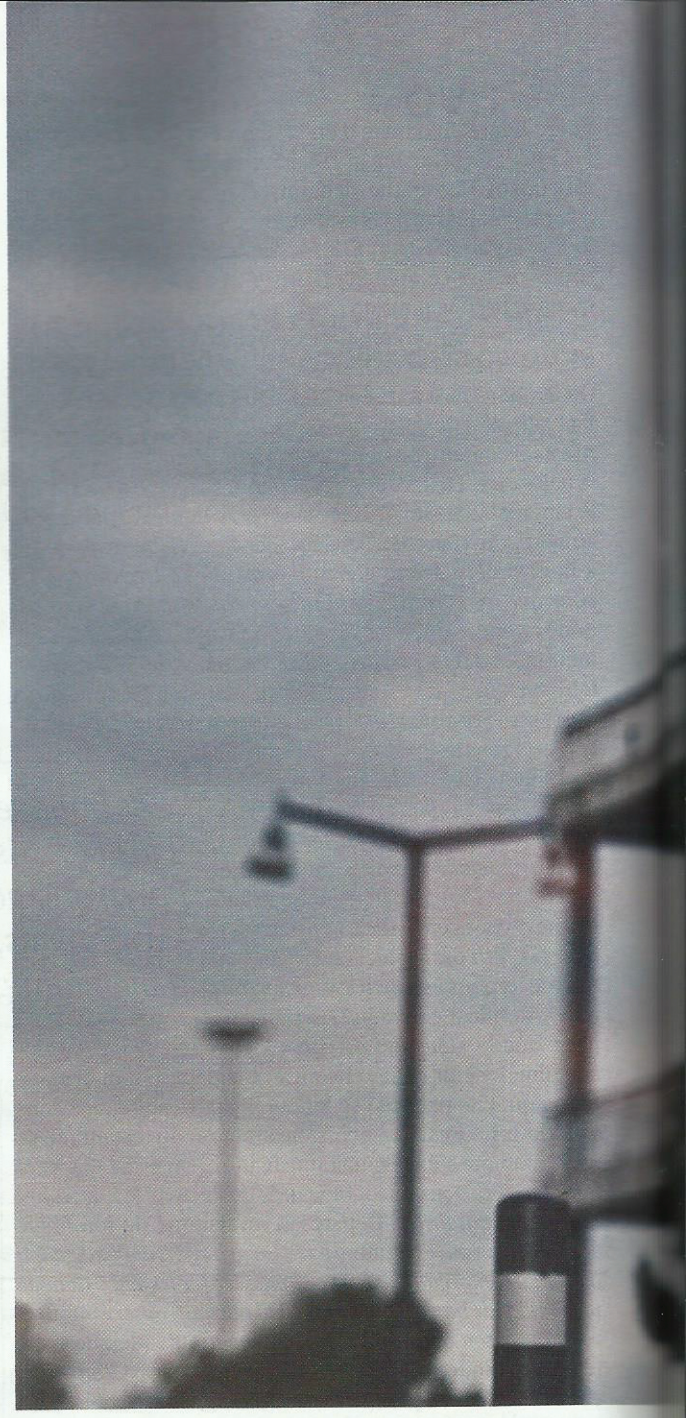
LA GRANDE DÉBROUILLE

La culture par tous et pour tous, c'est possible ! En marge des grosses institutions carburant à l'argent public, de nombreuses associations œuvrent à l'effervescence artistique de la ville. Avec beaucoup de créativité et souvent peu de moyens.



Par Gilles Rof
Photos Olivier Metzger pour Télérama

Rarement l'été indien s'est prolongé aussi longtemps. Mais en ce début novembre, il rend doucement les armes. Au Théâtre de la Criée, scène nationale, le joli festival En ribambelle, destiné aux enfants, fait relâche. Au Gymnase, mythique salle de la Canebière, on prépare la venue d'une pièce de Jean-Michel Ribes. A l'entrée du Vieux-Port, le Mucem, musée de société inauguré en 2013 et devenu phare touristique, vient de fermer ses portes pour la nuit. Les institutions culturelles locales tournent à leur rythme mais, à deux pas du port, sur le trottoir de la rue de la République, la soirée commence. Un attroupement marque l'entrée du local de Marseille 3013, ancien supermarché discount transformé, depuis dix-huit mois, en lieu de vie et d'expositions. A l'intérieur, Doog Mc'Hell, photographe aux tendances surréalistes, présente ses montages. Amoncellements de clichés qui transforment Marseille en ville tentaculaire, onirique, encore plus débordante que dans son quotidien chaotique.

« Marseille 3013 est née quand Marseille 2013 est morte », s'amuse Stéphane Sarpaux, installé derrière le comptoir. Ex-employé du conseil départemental, ex-journaliste, ce quadragénaire fut l'un des fondateurs du Off lors de l'année Capitale européenne de la culture, il y a déjà trois étés. Une association de trublions, qui, par ses propositions alternatives, a aiguillonné l'événement officiel et attiré la sympathie du public. *« Nous nous sommes dit "il faut continuer" »*, raconte celui qui porte aujourd'hui le titre imagé de *« directeur des emmerdes »* au sein du nouveau collectif Marseille 3013. *« On a pris ce lieu sans trop savoir ce que nous en ferions. »* Depuis, le local accueille des artistes en résidence, des expositions, la Trocadance – une bourse annuelle d'échange de services contre des œuvres d'art – et des après-midi consacrés aux enfants...

Nicolas Dupont et Benoît Ferrier, du collectif Tabasco Vidéo. *« Cette ville a un côté laboratoire, où l'on peut toujours inventer ses expériences. »*

« Notre fonctionnement est simple. Avant d'organiser une activité, il faut trouver son financement. Car, au-delà de l'accueil d'un artiste, la structure doit survivre, détaille Stéphane Sarpaux. *Notre subvention, c'est ça ! »,* claironne-t-il. Sur ses verres à bière, Marseille 3013 a inscrit un slogan : *« Politique de financement de la culture. » « Plutôt que d'essayer de convaincre des élus, on a décidé que le public nous donnerait les moyens d'exister. C'est pourquoi nos événements finissent systématiquement en bringues. Notre activité culturelle engendre une activité économique qui permet un autofinancement. La subvention vient en plus sur des projets ponctuels. Et si elle ne vient pas, tant pis. »* Marseille 3013 affiche 50 000 euros de budget annuel, paye un loyer très négocié à un grand groupe immobilier qui ne savait pas quoi faire de son local, et refuse le rôle de médiateur culturel dans un quartier où grande pauvreté et enseignes mondialisées se côtoient difficilement. *« Notre manière de démocratiser la culture,* reprend Stéphane Sarpaux, *c'est d'être conviviaux et de proposer des événements gratuits ou à 5 euros l'entrée. On ne cherche pas à toucher tous les publics, ça ne marche jamais. Mais on sort nos canapés en bois de palette dans la rue, et les jeunes du quartier s'y assoient. »*

Mélanger des publics différents sans le chercher, Karine Terlizzi et Charlotte Pelouse l'ont réussi au-delà de toute attente. Le duo féminin de l'association Juxtapoz, spécialisée dans l'art urbain, a inventé la plus belle réussite culturelle marseillaise de 2015. Un petit miracle tombé du ciel, au milieu de l'ancien établissement scolaire catholique Saint-Thomas-d'Aquin. Dans cet ensemble de bâtiments désaffectés du centre-ville, Juxtapoz a confié salles de classe, cours et préaux à une quarantaine de peintres et de graphistes, sous la direction artistique d'Alexandre D'Alessio. Résultat bluffant. L'exposition « Aux tableaux ! » a accueilli quarante-trois mille visiteurs, un millier d'élèves et quelques fêtes »»

Chaque mois, l'association Juxtapoz invite un graffeur à travailler sur cette bâche cours Julien. Le 5 novembre, c'était l'artiste Kitsa.

mémorables en quatre mois. L'entrée – à 2 euros – donnait un accès perpétuel au lieu… et à son bar-restaurant.

« Nous avons démarré avec 400 euros sur le compte, se souvient Karine, casquette à l'oblique sur ses cheveux châtains. *Cela tenait beaucoup à notre énergie. »* Un mécénat privé a financé les premiers accueils d'artistes. Le promoteur propriétaire des lieux a concédé un bail précaire, comme le gardiennage et l'entretien des bâtiments. *« Le reste, c'était du système D,* complète Charlotte Pelouse. *On n'aurait lâché pour rien au monde. »* Le soutien des collectivités locales (25 000 euros de la municipalité) est arrivé bien après l'inauguration d'« Aux tableaux ! ». Comme une reconnaissance, tardive mais bienvenue.

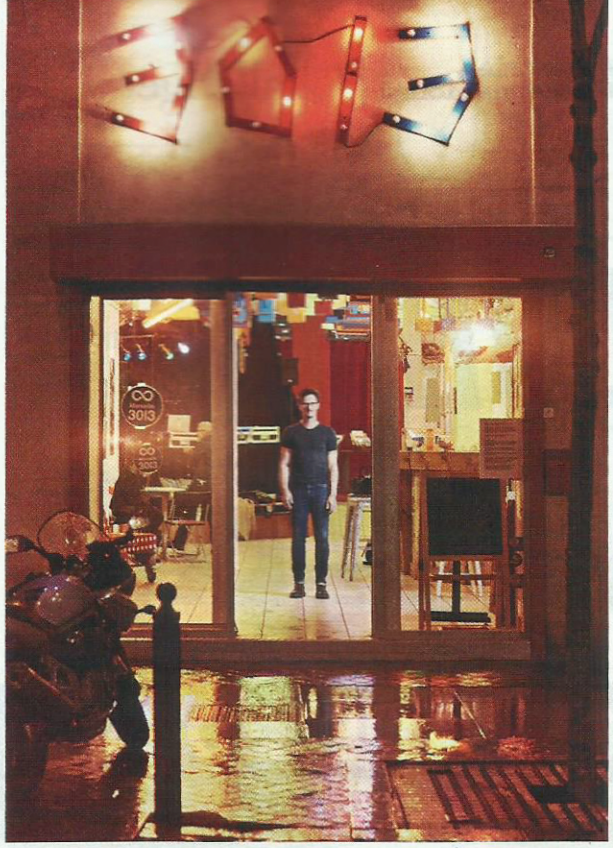
Belle conclusion de l'aventure, Juxtapoz s'est vu proposer par la Ville de Marseille un nouveau lieu, mitoyen du pôle culturel de la Friche la Belle de Mai (3e) et des studios de la série télévisée *Plus belle la vie.* Le jardin Levat, qui abritait également une communauté religieuse jusqu'à ces derniers jours, deviendra, début 2017, son terrain d'expériences artistiques. *« "Aux tableaux !" nous a rendues légitimes »,* souligne Karine Terlizzi, ravie de se voir confier les 17 000 mètres carrés de mas provençal, chapelle et espaces verts, pour au moins trois ans. *« Le temps pour la mairie de peaufiner son projet d'aménagement du site »,* assure-t-elle, prévoyant déjà pour 2017 *« des événements en extérieur, des ateliers d'artistes, un fab lab et une gestion écoresponsable de la résidence ».*

Crête touffue et contact chaleureux, Stephan Raffi, 43 ans, est une figure des scènes alternatives marseillaises. Il donne rendez-vous devant Lollipop, disquaire dont le bar associatif aimante tout ce que la ville compte de rockers, chaque début de week-end. En 2013, agacé par l'absence du rock dans la programmation de la capitale culturelle, il a fondé, avec Vincent Palacio et d'autres activistes, l'association Phocéa Rocks et lancé l'idée d'une Rue du Rock. *« On ferme une artère à la circulation pendant un après-midi et une soirée, on fait ouvrir les garages et on programme des concerts gratuits dedans »,* résume-t-il. Ainsi la culture populaire reprend-elle possession, avec ou sans autorisation officielle, de l'espace public. Le 17 septembre 2016, la quatrième édition a attiré plus d'un millier de personnes – couples, familles, enfants – arpentant toute la longueur de la rue Consolat (1er) pour écouter du punk hardcore, du jazz-rock ou de la pop… *« Une fois par an, on met en lumière ce qui se construit toute l'année dans les petites salles de la ville,* poursuit Stephan Raffi. *Ici, on a une dizaine de concerts par semaine ! »* Quand on lui demande si les collectivités aident son association, le bénévole recadre : *« Moi, je suis communiste. Je considère qu'une subvention n'est pas une "aide" donnée par le pouvoir politique mais une redistribution normale de l'argent public pour améliorer le quotidien des citoyens. »* Voilà pour le fond. Sur la forme, il espère une subvention de 3 500 euros du conseil départemental des Bouches-du-Rhône au titre de l'édition de septembre… *« Mais on n'est sûrs de rien »,* relativise Stephan en hochant sa crête. En vendant des tee-shirts, des badges et des compilations, l'association s'est constitué un « trésor de guerre » de 3 000 euros, soit le budget d'une Rue du Rock. *« Si nous obtenons des fonds publics, cela confirmera l'édition 2017. Sinon, nous lancerons une souscription pour l'organiser. »*

« Marseille a un côté laboratoire, où l'on peut toujours inventer ses expériences », confirme Benoît Ferrier, 53 ans, auteur-réalisateur et membre fondateur de Tabasco Vidéo. Créé en 1999, ce collectif pionnier de l'audiovisuel participatif ne s'en est pas privé. Il a produit une webtélévision de quartier, trois épisodes d'une fiction tournée avec les habitants, un webdocumentaire… Le tout centré sur le quartier du Panier, village dans la ville, où l'association avait ses bureaux. Aujourd'hui, installé au cœur de la zone Euro-

Café in Mucem
Exposition
26 oct. 2016 – 23 jan. 2017

Mucem.org
fondation Malongo
TechnicoFlor
AIRFRANCE
La Provence
France bleu provence
Le Parisien
BFM TV



Stéphane Sarpaux, de Marseille 3013, décrit une *« ville où la marmite créative bout en permanence »*.

»» méditerranée, front de mer en pleine mutation, Tabasco Vidéo planche sur un journal transmédia, *Fatche 2!*, et un récit urbain sur smartphone, Héros de Marseille, application par laquelle des anonymes font découvrir leur quartier. *« Il n'y a pas qu'une façon de faire participer les gens,* détaille Nicolas Dupont, 36 ans, le monsieur numérique de Tabasco. *Nous avons travaillé avec des collèges, des écoles, des centres sociaux, des primo-arrivants... Ce que l'on constate toujours, c'est le besoin et l'envie des Marseillais de se raconter collectivement. Car ils ne se reconnaissent pas dans ce qu'ils voient d'eux dans les médias. »*

Franchir, modestement, les frontières invisibles de la ville, donner la parole aux habitants, c'est aussi le credo des Philosophes publics. En janvier 2015, bouleversés par l'attentat à *Charlie Hebdo*, ces « profs de philo » ont décidé de *« porter le débat public partout »*. En binôme, ils se rendent dans des centres sociaux, comme ceux du réseau Léo-Lagrange, au bâtiment des femmes de la prison des Baumettes ou... dans la rue. Le 20 novembre, comme tous les mois, ils poseront leurs drôles de roues colorées en haut de la Canebière et demanderont aux passants de tirer au sort des mots comme « travail », « mémoire », « justice »... *« On débat avec les gens sur ces grandes thématiques,* raconte Monique Pillant, professeur au lycée Thiers, institution locale qui a vu passer Marcel Pagnol, Edouard Balladur ou le comédien et auteur Serge Valletti. *Nous offrons une écoute mais nous avons aussi une exigence intellectuelle. Les personnes doivent travailler leur parole, leurs arguments... Notre but n'est pas de créer un lien social. Ce lien social est la condition d'un échange qui doit ensuite enrichir tout le monde. »* La démarche est bénévole. Est-elle désintéressée ? Marc Rosmini, professeur de philosophie du lycée Artaud et cofondateur des Philosophes publics (l'un des intervenants des Etats Généreux de la Culture organisés par *Télérama* au Mucem le 26 novembre), est clair : *« Le but est de sortir de l'entre-soi des gens qui ont déjà accès à la culture, mais si nous faisons cela, c'est parce que nous sommes inquiets de voir que des préjugés peuvent nous faire mourir. »*

Cet automne 2016, Marseille ne se fantasme plus Capitale de la culture. Depuis quelques mois, la Ville a trouvé une nouvelle caisse de résonance médiatique. En 2017, elle se vendra Capitale européenne du sport. Un autre catalyseur d'énergies et de financements pour une municipalité qui, depuis vingt et un ans, et l'arrivée au pouvoir de Jean-Claude Gaudin (LR), affiche son goût des grandes opérations sans lendemain. *« Dans cette ville, la marmite créative bout en permanence, alors les collectivités restent passives, se disant que quelque chose émergera toujours,* analyse Stéphane Sarpaux. *Et effectivement, beaucoup de gens sont motivés par des raisons profondes. Des envies d'utopie, de souffle nouveau. »* Avec Marseille 3013, Sarpaux donne rendez-vous dans mille ans. *« Cela laisse le temps de prendre le pouvoir ! »* ●

RENDEZ-VOUS LE 26 NOVEMBRE AU MUCEM

Les Etats Généreux de la Culture lancés par *Télérama* (avec le soutien de la Fondation SNCF et du groupe Artemis) font étape à Marseille le 26 novembre. Avec nos parrains, Robert Guédiguian et Philippe Pujol, nous vous invitons à une riche journée de débats : à 11 heures « Internet et écrans : en quoi le numérique bouleverse-t-il notre rapport à la culture ? », avec Céline Berthoumieux (Zinc, à la Friche Belle de Mai, Marseille), Nicolas Dupont (Tabasco Vidéo, Marseille), Mathieu Vabre (Seconde Nature, Aix-en-Provence) et Marc Dondey (Gaîté Lyrique, Paris). A 14h30, table ronde « Sortir de l'entre-soi culturel, faire advenir la diversité... », avec Macha Makeïeff (Théâtre de La Criée, Marseille), William Benedetto (cinéma L'Alhambra, Marseille), Houda Benyamina (cinéaste, *Divines*), Claire Lasne-Darcueil (Conservatoire d'art dramatique, Paris), Marc Rosmini (Philosophes publics, Marseille) et Kader Attou (danseur et chorégraphe, CCN La Rochelle). Mais aussi des interviews courtes dans le forum, un troc culturel et un temps de discussion (à 17h30) avec nos parrains.

TÉLÉRAMA ET LE MUCEM PRÉSENTENT

Le grand troc culturel

Les États Généreux de la Culture Télérama

PHARRELL RECHERCHE BOB RECHERCHE MARILYN RECHERCHE BATMAN RECHERCHE MICHAEL RECHERCHE BABAR RECHERCHE MILES

Le samedi 26 novembre 2016, de 13h30 à 17h30, au Mucem | www.telerama.fr/troc-culturel | Inscriptions : marseille-troc@telerama.fr